

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 87

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Fleur-de-Mai
Autor: Ribaux, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257042>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Tanger et le Maroc

Qui eût cru, il y a quelques années, qu'on s'intéressait tant à ce pays dont le nom revenait si rarement dans la presse et qui joue aujourd'hui un rôle si important dans les préoccupations européennes? Peu de Suisses ont eu l'occasion de s'y rendre. Aussi ne sera-t-il pas sans intérêt pour nos lecteurs de les entretenir, un moment, de ce pays.

Quand vous voyagez dans l'Océan, à destination de Tanger, de loin cette ville apparaît comme une petite tache blanche d'un aspect agréable, qui scintille aux premiers feux du jour entre une grande plage de sable jaune, et une pointe abrupte et sombre qui est le cap Spartel. En approchant, cette tache blanche s'élève au-dessus de la mer, et vous trouvez un certain charme dans la vue de ces maisons couvertes de terrasses dont le badigeon à la chaux est renouvelé au moins tous les ans, et qui piquent une note éclatante entre le bleu du ciel et l'azur de la mer.

Mais approcher n'est pas toujours facile. Il n'y a pas de port à Tanger. La ville occupe le fond d'une vaste baie ouverte largement au Nord, dans une presqu'île qui s'avance symétriquement au devant de la Pointe d'Europe sur laquelle les Anglais ont édifié Gibraltar. Si donc le vent souffle avec force du Nord, de l'Ouest ou du Nord-Ouest, il se peut fort bien qu'on ne puisse mettre un canot à la mer, et vous restez sur votre paquebot en vue de la terre promise, sans y pouvoir aborder. Le navire parfois

est contraint de repartir sans avoir débarqué passagers et marchandises et l'on conçoit que cette situation ne fait l'affaire de personne.

Préoccupée de ces difficultés, une grande Société avait envoyé là-bas un éminent ingénieur, afin d'étudier la construction d'un môle qui eût formé un abri tutélaire. La politique que l'on connaît, s'est jetée à la traverse. Qu'est-il advenu des sondages exécutés, des travaux préparés? Rien de plus simple. On a donné la concession à l'Allemagne.

Lorsqu'on peut descendre à terre, on aborde au warf, sorte de plateforme à claire-voie portée par des pilotis métalliques. Là, moyennant finance, vous pouvez débarquer au Maroc. Mais, quand je parle de finance, il faut bien s'entendre et c'est assez compliqué en ce pays. Pour passer sur le warf, il en coûte 25 centimes, ce n'est pas excessif. Toutefois comme Tanger est une ville cosmopolite par excellence, vous pouvez payer en monnaie française, ou en monnaie espagnole laquelle perd 30 0/0 sur l'argent français, ou en monnaie marocaine, qui perd elle, encore 25 0/0 au moins sur l'argent espagnol, si bien que, finalement, les 25 centimes se réduisent à fort peu de chose, et toutes les fois que vous achèterez quelque objet à Tanger — où d'ailleurs il semble difficile de faire des folies — il faudra bien prendre garde à ce change un peu compliqué et fort avantageux.

En quittant le warf, on se trouve sur le port, si l'on peut donner ce nom à une sorte de plage sablonneuse fort resserrée où les bateaux viennent s'échouer, tandis qu'une foule grouillante, hurlante et dépénalisée

s'empresse à décharger les marchandises, puisque la mer, aujourd'hui élément, a permis les abords de la ville.

Tanger est une ville close de toutes parts, ou peut s'en faut par une enceinte fortifiée, ou qui le fut jadis. Il faut que tout, bêtes, gens et marchandises, passent sous la Porte de mer, et ce n'est pas toujours commode. L'Arabe ne se dérange jamais. Il ignore sa droite et sa gauche, et il pousse devant lui, sans souci des autres, ses bourriquets horriblement chargés, qui, n'ayant ni mors ni brides, vont à leur guise.

Le costume européen est rare à Tanger, où l'on ne voit guère que des Arabes. Cependant il y a une petite colonie française, une société espagnole, quelques Anglais et fort peu d'Allemands. Tout ces étrangers ont entendu faire bande à part et chacune de ces nationalités a son consul, sa banque, son bureau de poste. Pour les philatélistes, c'est un pays béni du ciel; il y a là quatre ou cinq collections de timbres à former en un instant.

Il y a en réalité deux rues à Tanger. L'une, la rue des Chrétiens, va de la Porte de Mer au grand Sokko; c'est la plus importante, la plus animée, la seule vivante. L'autre rue, qui comprend des impasses, des détours singuliers, des masures invraisemblables, va de la première à la Kasba. Ce qui reste après cela ne se compose que de ruelles sales et sombres, où le soleil pénètre à peine, où l'odorat est mis à une rude épreuve, où les ordures s'étalent sans la moindre discrétion.

Tanger n'est pas précisément joli, et pourtant Tanger à son charme. Celui qui met le pied en Afrique pour la première fois, celui

Il sembla à Prosper qu'on lui assénait un coup sur la tête et ses jambes vacillèrent.

— Moi? j'ai rencontré Line Clochat, quand donc, s'il vous plaît?

— Tout à l'heure... je l'ai vue de loin qui vous saluait. Elle non plus, sans doute, ne vous a pas reconnu, sans quoi elle se serait arrêtée... Oui, cette femme avec deux enfants... Ah! dame, cela change, un mariage malheureux, avec un propre à rien, un ivrogne, qui gaspille le plus clair de votre bien, et vous laisse venue avec des mioches et presque dans la misère... La belle Line en a vu des rudes, et il faut trimer dur pour gagner le pain quotidien. Elle va en journée, les enfants ramassent des *simples* pour le pharmacien de la ville voisine, des fraises, des myrtilles... Ça vivote péniblement.

— Au revoir, Francisque, dit Vignal, écourtant la conversation, je crois que midi approche...

Feuilleton du Pays du dimanche 4

Fleur-de-Mai

par Adolphe Ribaux

IV

Mais avant d'aller revoir ce lieu presque sacré pour lui, il voulait saluer la petite ferme où Line habitait. Elle n'était pas loin. Une bifurcation du sentier, et il y fut en un quart d'heure.

C'était une maison bien humble, mais autrefois d'aspect agréable par sa bonne tenue, toute blanche, sous son toit de tuiles brunes, dans un cadre de sapins noirs.

Il eut de la peine à la reconnaître. Combien elle était transformée, et de triste façon! On y remarquait du laisser-aller, de la négligence.

Prosper eut l'impression que bien des choses devaient y avoir changé, et une curiosité le prit d'en savoir davantage.

En cet instant, un garde-forestier surgit par la traverse. Il faisait une ronde. Des coupes frauduleuses s'étaient produites depuis quelque temps, et on avait redoublé de surveillance.

— Vous, monsieur Vignal! s'écria en riant le garde, qui mangeait à l'auberge et y avait rencontré parfois Prosper... Vous ne venez pas vous faire mettre à l'amende, j'espère?

— Non, mon ami, je jouis seulement de la belle nature et du beau matin; mais, dites-moi, ce sont toujours les époux Salvat qui habitent cette maison!

— Oh! ils sont morts depuis longtemps! La ferme a été achetée par Line, vous savez bien, Line Clochat, qu'on surnommait Fleur-de-Mai. C'est elle que vous venez de rencontrer: vous ne l'avez donc pas reconnue?

qui ne connaît encore ni Alger, ni Tunis, est immédiatement captivé par cette couleur locale intense, par cette foule grouillante en burnous, souvent sales, mais toujours pittoresques, et cette débauche de couleurs criardes mais éclatantes et gaies, sous un soleil de feu, laisse une impression profonde.

La rue des Chrétiens s'élargit un peu vers son milieu, et forme une petite place qu'on appelle le Petit Sokko.

C'est là le centre de Tanger. Là se trouvent les bureaux de poste, l'unique café français. Là se concentre la vie de Tanger, au point de vue européen s'entend.

Les Arabes, eux, ont un autre centre bien plus curieux encore. La rue des Chrétiens se termine, au sommet d'une montée assez raide, par une jolie porte percée dans les anciennes murailles. Derrière cette porte se trouve une vaste place en pente qu'on appelle le Grand Sokko.

Lorsqu'on arrive là un matin, c'est bien le spectacle le plus abracadabrante qu'on puisse imaginer. Le marché qui s'y tient vous révèle instantanément tout un coin de la vie arabe. La foule qui s'y presse est énorme. Bêtes et gens, ânes et chameaux, acheteurs et marchands, tout cela se mêle, se heurte, crie, jure, hurle et se démène. C'est une confusion, un vacarme, un pélemêle, une bousculade extraordinaires, un mélange de choses sales mais d'un pittoresque singulier. Ce qui se vend sur cette place est peu ragoutant, et les mains qui vous l'offrent connaissent fort peu le savon. Mais c'est un régal pour les yeux de voir ce bariolage extrême, ce mouvement, cette vie intense.

Le contraste est absolu si vous montez à la Kasba. Là, c'est la ruine, le silence, le désert. La Kasba, c'est-à-dire château fort, est entourée de murailles qui s'effondrent de place en place. Les forts démantelés s'ouvrent lamentablement et leurs murs se lézardent. Le palais du sultan est un bouge; la prison vaut au moins le palais; quand au harem, où les dames seules peuvent entrer en payant le gardien, il est vide depuis longtemps. Les odalisques, s'il y en a encore, ont été évacuées sur Fez, à l'abri des regards audacieux de ces chieus de roumis.

Mais de la Kasba on a, sur la ville de Tanger et sur la rade, une vue admirable. Actuellement, Tanger est peu de chose

— Bon appétit, Monsieur le professeur !

— Bon appétit !

Et Vignal reprit le chemin du village. La brume matinale achevait de s'effiloche en flocons légers. L'odeur de l'herbe fraîche, des fleurs nouvelles devenait plus pénétrante. Sous le soleil montant, le paysage s'épanouissait dans toute sa gloire printanière. Mais Vignal n'y prêtait plus attention. Les paroles du garde venaient de dissiper tout à coup sa grisérie.

Il songeait avec amertume qu'on ne remonte pas le cours de la vie. La triste image de Line courbée, vidée, méconnaissable, le forçait à un mélancolique retour sur lui-même. Pas d'illusion à se faire. Lui aussi était vieux, lui aussi avait changé, et quoique l'existence lui eût été plus douce qu'à son amie d'autrefois, lui aussi marchait vers l'inévitable déclin.

Et ce fut d'une voix mouillée de larmes qu'il murmura, avec un dernier regard vers la maison de Line :

— Adieu, jeunesse ! Adieu, printemps ! Adieu, Fleur-de Mai !

Adolphe RIBAUX.

FIN

et les intérêts français n'y sont pas très considérables. Ils s'accroîtront sans doute le jour où Tanger sera un véritable port, où le Maroc s'ouvrira aux produits du Continent, où des débouchés sérieux et sûrs s'y formeront. Mais la question de Tanger est tout à fait accessoire. Ce qui fait que le Maroc est important pour la France, c'est qu'il est mitoyen avec l'Algérie.

L'Algérie qui reste à l'état de conquête, où nos voisins comptent non point des égaux mais des sujets, où ils se donnent comme les protecteurs de l'Islamisme, est constamment menacée par l'infiltration du Maroc, où se réfugient tous ceux que gêne la civilisation française, tous ceux que l'on a dû refouler. Il faut, pour la sécurité française sans cesse menacée, et que d'énormes sacrifices annuels seuls peuvent garantir, il faut que le Maroc cesse d'être un foyer permanent de pillage et d'insurrection. L'avenir de la France africaine en dépend.



Trop savant !

— Jerois qu'y en a, de la lettre, aujourd'hui, ricana la petite bonne en offrant à sa maîtresse le plateau chargé du volumineux courrier du jour de l'an.

Il y avait six semaines de Mme de Maubert avait ramené de la campagne la fille d'un de ses fermiers pour en faire une femme de chambre, et Césarine n'était pas encore très stylée.

— Je vous ai déjà dit, mon enfant, qu'il ne faut faire aucune observation quand vous avez quelque chose à me remettre, dit Mme de Maubert en fourrageant sur le plateau. Tenez, voilà une lettre pour vous ; vous me direz comment vont vos parents.

Elle était superbe, cette lettre, et tout imprégnée de parfums de terroir.

Dans un brillant encadrement de roses très rouges, aux feuilles très vertes, alternant avec des colommes très blanches piquant des cœurs très roses, s'étalait l'adresse, vrai chef-d'œuvre d'écriture moulée.

A Mademoiselle,

Mademoiselle Césarine Julia Bouningou, femme de chambre chez Mme la comtesse de Maubert, propriétaire, résidant actuellement au numéro 248 de la rue de Grenelle,

A Paris,

département de la Seine, France.

Faute d'espace, la dernière ligne empiétait bien un peu sur le cadre de l'enveloppe, mais l'ensemble était, en somme, des plus réjouissants à l'œil et justifiait l'empressement avec lequel Césarine s'empara de son trésor pour en aller savourer le contenu à l'office. Elle en riait d'avance, la petite bonne !

Soudain, tout en larmes, Césarine rentra au salon ; elle poussait des plaintes bruyantes :

— Hélas ! hélas ! Madame, quel grand malheur !

— Qu'est-ce donc ?

— Ma pauvre maman qui est morte !

— Est-ce possible ? Hier, votre père m'envoyait son terme de Noël et me disait que tout allait bien !

— Elle est pourtant bien morte, ma pauvre chère maman ! Madame n'a qu'à lire.... Hélas ! Elle est trépassée et j'ai verrai plus !....

M^{me} de Maubert, très émue, prit la lettre. Celle-ci ne laissait aucun doute sur le fatal événement, quoiqu'elle n'en précisât aucun

détail. Le frère de Césarine avait en le tort de choisir, pour l'annoncer, un papier aussi galant que l'enveloppe, et son chagrin filial s'épanchait à l'aise entre les roses, les tourterelles et les cœurs.

Ma chère sœur,

Ma lettre va remplir d'une amère douleur ton cœur sensible. La mort impitoyable vient de ravir à notre tendresse celle qui, après nous avoir donné le jour, reçut de la nature le soin de nous fournir, avec la nourriture du corps, celle du cœur et de l'esprit. O mort aveugle ! qui donc a désigné à ta fureur notre tendre et vénérée mère ? Le respect et l'amour dont nous l'entourions ne devaient-ils pas la défendre contre ta faux cruelle ? Mais nos larmes n'ont pu t'attendrir, et notre mère est partie recevoir aux Champs Élysées la juste récompense de ses vertus. Elle a cessé de vivre hier soir, et sa dernière parole a été pour bénir ses enfants. Sois forte contre la douleur. L'inhumation aura lieu après-demain et nous espérons que rien ne l'empêchera d'y venir pleurer avec nous.

Je suis, avec une profonde tristesse,

Ton frère pour la vie,

Auguste BOUNINGOU.

— Pauvre maîtresse Bouningou, pensait Mme de Maubert, elle méritait une autre oraison funèbre ! Je ne supposais pas notre maître d'école assez sot pour dicter pareille ineptie à un de ses élèves dans le chagrin !

Toutefois, elle aussi, elle dut se rendre à l'évidence : il ne lui restait qu'à faciliter à la petite bonne les moyens de remplir son devoir.

(A suivre.)



Les ennemis de la culture et leur destruction

Les courtilières. — Les chenilles (pyrales de la vigne, du pommier, du prunier).

La courtilière, qu'on appelle aussi taupégrillon, oigale, perce-chaussée, est un très malfaisant insecte qui vit sous terre et y creuse dans toutes les directions des galeries sur le trajet desquelles toutes les racines sont détruites. Nous allons indiquer les meilleurs moyens à employer pour les détruire :

Avant de travailler le sol, donnez-lui, le soir, un bon coup de râteau afin de rendre la surface propre et nette. Roulez ensuite la terre et battez-la en l'arrosant légèrement si elle vous paraît trop sèche. Pendant la nuit, les courtilières creusent de nouvelles galeries qu'on apercevra le lendemain matin. Vous découvrirez alors avec le doigt les galeries horizontales toutes fraîches qui conduisent aux galeries adjacentes où sont réfugiées les courtilières et, au moyen d'un arrosoir, vous versez dedans de l'eau de savon un peu forte, tiède. L'insecte sortira affolé de sa galerie et on pourra facilement l'écraser.

On peut encore verser dans les trous des courtilières un mélange d'eau et d'huile.

Un excellent procédé, préconisé par M. Rohart, consiste à mettre dans le sol fréquenté par les courtilières des capsules cubiques de gélatine renfermant du sulfure de carbone. L'humidité détruira l'enveloppe de gélatine et le liquide s'échappant asphyxiera les insectes.

Si l'on n'a pas le moyen de se procurer des capsules de gélatine, on peut néanmoins employer le même procédé. On creusera alors entre chaque rangée de plantes et à